

Deux notes hippocratiques*

I. - SUR LE PRESTIGE DU MEDECIN

Pendant tout le XIX^{ème} siècle les historiens de la médecine s'accordaient sur la signification de la *prognose* hippocratique. Cela est vrai surtout à la suite d'Ermerins, qui, pour la première fois, établit la doctrine selon laquelle¹ la *prognose* était le moyen scientifique de connaître à l'avance le résultat final de la maladie. Après Ermerins presque tous les travaux des historiens de l'hippocratismes ont remarqué cet aspect de la nosologie ancienne. Littré, par exemple², soutenait que la *prognose* domine toute la science d'Hippocrate, et représente son point culminant. Du même avis sont les travaux de Neuburger, Meyer-Steineg et Sudhoff³, parus déjà pendant le XX^{ème} siècle.

Or, en 1931, dans le second chapitre de son ouvrage *Peri aérôn und die Sammlung der hippokratischen Schriften*⁴ Edelstein proposa une thèse nouvelle: la *prognose* est, certes, selon lui, un moyen de prédire le résultat final de la maladie, et, en ce sens, le pronostic est une anticipation du futur. Mais, en même temps, «*prognose also includes a knowledge of the patient's present condition*»⁵. Et encore, «*prognostica-*

* Comunicación leída en el Congreso Internacional de la FIAEC, de Madrid, sept. 1974.

1 *De hippocratis doctrina a prognostice oriunda*, 1832.

2 Cf. Littré, I, 453.

3 M. Neuburger, 'Zur Entwicklungsgeschichte der Prognostik', *Wiener med. Presse* 48 (1907) 1 ss.; Th. Meyer-Steineg, 'Die Bedeutung der Prognose in den hippokr. Schriften' *Archiv. f. Gesch. der Naturwiss.* 6 (1913); Voir aussi Daremberg, *Oeuvres choisies d'Hippocrate* (Paris 1855) 121 ss.

4 Berlin 1931. Ce chapitre a été traduit à l'anglais dans son livre posthume *Ancient Medicine* (Baltimore 1967). C'est d'après cette traduction que nous citons.

5 *Ancient Medicine* 69.

tion is an anticipation of facts which, in themselves, could as well be learnt from a third party». Cet aspect de la prog-
nose, toujours d'après la thèse d'Edelstein, permettait au mé-
decin de montrer une complète indépendance à l'égard des
autres. Et, ce qui est encore plus important, la connaissance
de ce qui arrive et de ce qui est arrivé au patient, sans besoin
d'interroger, attire l'admiration des malades, ce qui lui per-
met de se gagner la confiance des futurs clients.

Nous voilà, donc, en face d'un problème qui n'est pas sans
importance pour comprendre la portée scientifique de la mé-
decine hippocratique. Et la finalité de notre étude n'est autre
que d'apporter quelque précision au sujet du prestige du mé-
decin dans l'antiquité.

C'est un fait que la pratique de la prog-
nose —quelle que
soit son origine historique⁶— a dans le *Corpus* trois motifs
différents, plus ou moins fondus. Comme l'a signalé récem-
ment le professeur Laín Entralgo⁷ à la suite de W. Müri⁸,
l'examen des traités hippocratiques permet de découvrir,
d'une part, une finalité psychologico-sociale, et, d'autre part,
des finalités d'ordre technique et moral: «L'activité prognos-
tique, dit le professeur espagnol, fut aussi l'expression d'un
dessein technique, à la fois diagnostique et thérapeutique»⁹.
Et, enfin, «plus que tactique, la prog-
nose hippocratique visait à être technique».

Il faut donc, à ce qu'il semble, accepter la valeur médicale
de la prog-
nose hippocratique. Néanmoins, nous croyons en
la possibilité d'approfondir, encore, quelques aspects histo-
riques du problème, et de préciser les origines sociales de
l'intérêt du médecin hippocratique à l'égard de son prestige.

D'abord, on sera d'accord avec Edelstein lorsqu'il affirme
—avec trop d'insistance, voire avec peut-être quelque exagé-
ration— que la prog-
nose «became a weapon in the struggle
for public recognition»¹⁰. L'esprit agonial n'avait pas disparu,
à cette époque, complètement, de la psychologie des grecs.

6 D'après Littré (op. laud.) la prog-
nose hippocratique a son origine dans
l'expérience des prêtres d'Asclepius.

7 *La medicina hipocrática* (Madrid 1970) 268.

8 *Arzt und Patient bei Hippokrates* (Berne 1936).

9 Laín, op. cit., 270.

10 Edelstein, op. cit., 77.

Et on n'oubliera pas, non plus, que les médecins furent, en Grèce, depuis Homère, des *δημοουργοί*. Et encore: il ne faut pas oublier que le *Corpus* hippocratique contient beaucoup de traités où la polémique avec les «charlatans» (*ἀλαζόνες*) occupe le premier plan. Souvenons-nous du traité sur *Le mal sacré*. Ici la polémique vise, d'une façon explicite, les ennemis les plus redoutables de l'École de Cos. Et on comprend très bien que l'auteur attaque avec force des hommes dont les idées —comme l'ont démontré Lanata et Gil¹¹— étaient très enracinées dans l'esprit des Grecs du cinquième siècle. Il fallait, donc, répondre avec décision, et la façon la plus efficace de réussir était, sans doute, de montrer la supériorité technique des hippocratiques. Et cela veut dire: montrer au malade que le médecin pouvait, sans interroger le patient, lui raconter ce qu'il lui était arrivé, ses souffrances présentes, et, même, ce qu'il lui arriverait. Présent, passé et futur de la maladie était, donc, d'une façon préalable, connu du médecin. En pratiquant la *prognose*, la parole du médecin devenait quelque chose de merveilleux. C'est ainsi que trouvent leur explication les adjectifs employés dans le *Corpus* pour désigner la prognose: *καλαί, θαυμασταί*¹². Or, dans le traité hippocratique *Sur la prognose* (*Προγνωστικόν*) voici ce que nous lisons: *τὸν ἰητρὸν δοκεῖ μοι ἄριστον εἶναι πρόνοιαν ἐπιτηδεύειν προηγνώσκων γὰρ καὶ προλέγων παρα τοῖσι νοσέουσιν τὰ τε παρεόντα καὶ προγεγονότα καὶ τὰ μέλλοντα ἐσσεσθαι...*

Dans ce paragraphe ce qui attire l'attention c'est la formule *παρεόντα, προγεγονότα, μέλλοντα*. Et bien: la connaissance du passé, du présent et du futur, c'est, précisément, ce qui distingue, dans la littérature grecque, l'aède, le poète consacré et inspiré des Muses, et, surtout, le dévin. Lorsque, dans l'*Illiade*, pendant la dispute entre Achille et Agamemnon, le dévin Chalcas se lève pour apaiser le courroux des deux chefs, le poète le décrit de la façon suivante:

ὅς ἤδη τὰ τ'έοντα τὰ τ'έσσομίμενα πρό τ'έοντα

(II. A, 70).

11 G. Lanata, *Medicina magica e religione popolare in Grecia* (Rome 1987); L. Gil, *Therapeia. La medicina popular en el mundo clásico* (Madrid 1969).

12 Cf. II, 110-12 L.; IV, 252; IX, 6.

De même, lorsque Hésiode nous raconte, dans la *Théogonie*, sa consécration comme poète¹³, il nous dit que les Muses lui ont commandé de chanter

τά τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα

(*Théog.* 32).

Ici, comme ailleurs, ce qui fait le prestige du poète et du devin c'est la connaissance de tout ce qui est «passé, présent et futur». Or, cette connaissance qui est, nous l'avons vu, nécessaire au médecin pour s'attacher à la thérapeutique du malade, est aussi le signe de son caractère presque surhumain. Comme les poètes, les devins et les aèdes —ses anciens compagnons de «démicourgie»— le médecin, lui aussi, est un être presque surhumain, doué de qualités que, seuls, les dieux peuvent accorder aux mortels.

Nul doute que des liens «charismatiques» étaient sentis comme quelque chose qui pouvait contribuer au prestige, déjà très menacé, des médecins hippocratiques.

II. - SUR LE TRAITE «DE NATURA HOMINIS»

Le traité hippocratique *De natura hominis* est, sans doute, un des plus importants du *Corpus* à bien des égards. Galien l'a commenté¹⁴, et, à l'époque moderne, l'intérêt des philologues et des historiens de l'hippocratisme a été maintes fois attiré par cet ouvrage plein d'énigmes et de problèmes. Après Littré ce fut surtout Fredriech qui, à la fin du XIX^e siècle, ouvrit la voie vers sa compréhension. Fredrich s'en occupa dans sa thèse de doctorat, dont les conclusions furent incorporées dans son livre postérieur *Hippokratische Forschungen*¹⁵. Villaret en publia une édition commentée¹⁶. Néanmoins, les générations postérieures semblent avoir oublié un peu cet important traité hippocratique: quelques pages seulement lui sont dédiés dans le livre si connu de

13 Hésiode, *Théogonie*, 29 ss. Sur le thème de la consécration du poète, voir Kambylis, *Die Dichterweihe und ihre Symbolik* (Heidelberg 1965).

14 Galien, tome XV de l'édition de Kühn.

15 *De libro περί φύσιος ανθρώπου pseudohippocratico* (Gottingue 1894); *Hippokratische Untersuchungen* (Berlin 1899).

16 *Hippocratis De natura hominis* (Gottingue 1911).

Deichgraber¹⁷; Jones en dit quelque chose dans le préface de son édition¹⁸, et, tout récemment, Grensemann a tâché, à la suite d'autres, de démontrer que le *De natura hominis* est l'oeuvre de Polybe¹⁹ sans aborder les principaux problèmes que pose notre petit ouvrage.

Or, on peut affirmer que le *De natura hominis*, malgré tous les travaux cités ci-dessus, reste un énigme. D'emblée, il faut dire que dans la tradition manuscrite ce petit traité ne nous est pas arrivé comme un livre autonome. Ce fut Littré qui, pour la première fois, l'édita séparant de lui les neuf derniers chapitres qui forment, dans son édition, la traité *De dieta salubri*. A la suite de Littré tous les éditeurs modernes ont distingué entre ces traités²⁰. Mais il y a bien d'autres problèmes. Nous ne savons pas, par exemple, qui en est l'auteur. Aristotel (*Historia animalium* III, 3) lorsqu'il décrit le système des veines et des artères du chapitre XI du *De natura hominis* lui attribue comme auteur Polybe. L'*Anonymus londinensis* (chapitre XXIX) fait de même, mais lorsqu'il résume le contenu du chapitre IX de notre traité, il affirme que son auteur est Hippocrate. Galien, enfin, croit que la première partie de l'ouvrage appartient à Hippocrate. A l'époque moderne les avis sont également partagés²¹.

Un autre problème est celui de l'unité de l'oeuvre. Déjà Galien dans son commentaire observait très clairement que ce traité était formé de trois morceaux divers: une première partie, composée de 240 lignes (c'est à dire, nos huit premiers chapitres); une seconde partie est formée, selon lui, par les chapitres 9-15; la troisième partie, enfin, serait constituée par ce que nous connaissons aujourd'hui comme le *De dieta salubri*. La conclusion de Galien, donc, est que nous sommes en présence d'un pot pourri:

εὐθὺς ὁλον οὖν ὅτι τὸ μὲν ὅλον βιβλίον ἐκ πολλῶν διασκεύασται.

17 *Die Epidemien und das Corpus hippocraticum* (Berlin 1933) 105 ss. (Ce volume a été réédité en 1971, Berlin, W. de Gruyter).

18 Londres 1931 (Coll. Loeb).

19 *Der Arzt Polybos als Verfasser hippokr. S.chriften* (Wiesbaden 1968).

20 Il faut aussi remarquer que le chapitre IX du *De dieta salubri* n'est que le premier chapitre du traité *Sur les maladies*. Voir infra et, surtout, Jones, *Hippocrates* (Londres 1931) vol. IV, 59, note.

21 Croient à la paternité de Polybe, Deichgräber, Höttermann, Schöne, Jouanna, Grensemann; ne le croient pas, Fredriech et Heinimann.

Galien insiste, aussi, sur le fait que la partie dédiée à l'anatomie des vaisseaux ne peut être ni de Polybe ni d'Hippocrate, puisque la doctrine soutenue dans cette partie de l'ouvrage était anachronique²² et vieille déjà à l'époque du maître de Cos. Le médecin romain tante, alors, une explication qui surprend par son ingénuité²³: pendant l'époque des rois Attalides et Ptolemées, avec leurs rivalités, on n'avait aucun scrupule à forger des livres par le procédé qui consiste à réunir dans un seul volume deux ou plusieurs petits-ouvrages. C'est ainsi qu'avait été formé le traité *De natura hominis*. On prit un petit livre d'Hippocrate (la première partie, c'est à dire, les chapitres 1-8), quelques pages sur le système des vaisseaux (le chapitre XI), quelques morceaux disparates sur des problèmes nosologiques (chap. IX-X) et des lignes d'un livre qu'aujourd'hui nous connaissons sous le titre de *De dieta salubri*.

Cette solution «analytique», qui postule un faussier, ne fut pas acceptée par Fredriech. La raison de ce refus est, pour le philologue allemand, claire: «Sonst hätte er seine Sache besser gemacht»²⁴.

Pour lui notre traité n'est autre chose qu'un ὑπόμνημα, formé de parties d'origine différente par un médecin qui voulait conserver des notes diverses. Voici la conclusion à laquelle arrive Fredriech dans sa thèse de doctorat: «Vir quidem, medicus videlicet, in usum suum collegit et composuit res memoriae dignas, complures de origine morborum, et curatione sententias, dissertationes de venis, de pure, de orina, de febridus, de diaeta, de capitis doloribus principium sanandi; et haec quidem capita duo addidit fortasse quod imitium librorum ei carorum erant»²⁵.

Jones, à son tour, dans son édition d'Hippocrate²⁶ a objecté que l'hypothèse d'un ὑπόμνημα n'explique pas le caractère disparate de notre traité. Si, comme le veut Fredriech, l'auteur voulait former un tout, un véritable ὑπόμνημα, le résultat, il faut l'avouer, ne fut pas très heureux. Il dit, donc:

22 Cf. Fredrich, *Hipp. Unterss.*, 22.

23 Galien, XV, 109 K.

24 Fredriech, 13.

25 *De libro περί φύσεως ἀνθρώπου pseudohippocratico*, déjà cité.

26 *Op. cit.*, p. XXII.

«The sections are not arranged; if any effort was made to put in order, it was a very unsuccessful effort». Jones soutient, enfin, l'hypothèse que ce fut un médecin ou un bibliothécaire qui unit, pour éviter leur perte, quelques fragments de papyrus qui contenaient des sujets médicaux divers. On revient donc, à l'hypothèse analytique de Galien.

Or, nous croyons qu'une étude stylistique du traité peut nous aider, si non à fournir une solution définitive au problème, du moins à montrer la voie par où on pourrait arriver à une compréhension plus complète:

En effet, c'est un trait de beaucoup d'oeuvres hippocratiques que d'être composées dans un style «aphoristique». Dans ces oeuvres, ce qui frappe tout d'abord c'est leur allure «dogmatique». L'auteur ouvre chaque chapitre par une affirmation absolue, catégorique, dogmatique. Dans ces cas, le trait stylistique c'est normalement l'absence de toute particule. Et ce même fait apparaît dans le premier chapitre de beaucoup d'ouvrages qui, à leur tour, ne sont pas composés dans un style «aphoristique».

Prenons, d'abord, les *Aphorismes*. Nul doute que ce traité a été constitué d'une façon bizarre: il est possible que nous ayons ici le résultat d'une fusion de différents chapitres de livres qui s'occupaient de toutes les branches de la médecine. Et, ce qui est plus important pour notre hypothèse, la plupart des paragraphes s'ouvrent sans aucune particule de liaison, ce qui permet de soupçonner que nous sommes en présence de commencements d'ouvrages différents.

Par exemple, le livre I s'ouvre avec ces mots:

βραχύς ὁ βίος ἢ δὲ τέχνη μακρή.

Dans ce même livre, nous trouvons des commencements très semblables. Voici le chapitre 2: ἐν τῇσι παραχῆσι τῆς κοιλίης... ἦν μὲν οἷα δεῖ καθαίρεσθαι καθαίρωνται, συμφέρει δὲ καὶ εὐφρόως φέρουσιν...

Le chapitre 3 dit: ἐν τοῖσι γυμναστικοῖσιν, αἱ ἐπ' ἄχρον εὐεξίαι, σφαλεραί.

Le chapitre 4 a un commencement semblable:

αἱ λεπταὶ καὶ ἀκριβέες διαίται... σφαλεραί.

Et de même le chap. 5: ἐν τῇσι λεπτήσι διαίτησι ἀμαρτάνουσι οἱ νοσέοντες.

Voyez, en plus, les chapitres 14, 15, 16, 21, etc.

Après cette observation, regardons l'introduction d'une grande partie de traités non aphoristiques. Nous y trouvons la même façon de s'exprimer. Voici, par exemple, le commencement du *Peri aérôn*: ἰητρικὴν ὅστις βούλεται ὀρθῶς ζητεῖν τάδε χρῆ ποιεῖν.

Ce même style nous le retrouvons dans le commencement du traité *De morbo sacro*: περὶ τῆς ἱερῆς νόσου καλεομένης ὧδε ἔχει. et dans le traité *Sur les blessures dans la tête* (Littré III, 182) qui commence τῶν ἀνθρώπων αἱ κεφαλαὶ οὐδὲν ὁμοίως σφισιν αὐταῖς...

Le traité *περὶ ἀγμῶν* employe le même style: ἐχρῆν τὸν ἰητρὸν τῶν ἐκπιωσίῳν τε καὶ καταγμάτων ὡς ἰθὺτάτα τὰς καταστάσεις ποιεῖσθαι.

Or, cette façon de commencer «ex abrupto», avec une affirmation catégorique, sans particule de liaison, nous la trouvons dans tous les chapitres du *De natura hominis* que, précisément déjà Galien, et plus tard Jones et Fredrieich, voyaient comme des morceaux «interpolés». Voici, par exemple, le chapitre XI; qui commence par ces mots: αἱ παχύτατα τῶν φλεβῶν ὧδε πεφύκασιν.

On a l'impression de se trouver en face d'un premier chapitre d'un traité sur les vaisseaux.

Voici maintenant le commencement du chapitre XII:

ὅποσοι πύον πολλὸν πύουσιν ἄτερ πυρετοῦ ἐόντες... τούτοις
πᾶσιν ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ τὰ νοσήματα γίνονται.

Et on pourrait dire de même du chapitre XIII²⁷ et XV²⁸. Mais il y a plus. Le traité *De diaeta salubri*, que, nous l'avons vu, Littré découpa du *De natura hominis* pour des raisons toutes autres que des raisons stylistiques, a la même allure et le même ton que les traités que nous avons étudiés jus- qu'ici. Voici la texte du premier paragraphe du chapitre premier: περὶ παθῶν, ἀνδρα [δε]χρῆ, ὅς ἔστι συνετός... ἐπίστασθαι ἐκ τῆς ἑαυτοῦ γνώμης ἐν τῆσι νόσοις ὡφελεῖσθαι.

Et voici, enfin, le texte du chapitre final du *De diaeta salubri* qui n'est, selon les éditeurs, que le premier chapitre du
(Ici il faut remarquer que la particule δι' est omise dans

27 XIII, ὅσα τῶν νοσημάτων ἐξ ὀλίγου γίνονται, ...ταῦτα δὲ ἀσφαλέστατα ἔστιν προαγο- ρεῦσθαι.

28 οἱ πλείστοι τῶν πυρετῶν γίνονται ἀπὸ χολῆς.

quelque manuscrit, pas a tort, puisque, selon l'avis des critiques, cette partie n'appartient pas à ce traité, mais à un autre dont il est le commencement).

Il semble, donc, que nous pourrions revenir à l'hypothèse de Galien selon laquelle le *De natura hominis* n'est pas un oeuvre dont on peut affirmer l'unité. L'application de ces critères stylistiques confirmerait, peut être, que ce traité n'est qu'un livre tres disparate formé de divers morceaux dont quelques uns, surtout ceux qui constituent la partie centrale, pourraient être des commencements de chapitres de quelques traités perdus.

JOSEPH ALSINA